

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 34

Artikel: Lè dou Combi à la dierra
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

instruction suffisante. Aujourd'hui, Paul Larochelle était employé de banque et gagnait honorablement sa vie.

Il allait bientôt partir pour son service militaire, mais il avait exprimé à Edmée son vif désir de l'épouser à son retour, — si toutefois elle voulait bien l'attendre...

Cela durait depuis un mois, et Mme Lambert ignorait encore les entrevues des deux jeunes gens; or, une après-midi, comme Edmée, l'aiguille en l'air, paraissait toute pensée, sa mère qui, depuis quelques instants, l'observait à la dérobée, lui dit :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, Edmée?

— Mais... rien... maman.

Mme Lambert secoua la tête d'un air d'incredulité, et de sa voix tranquille :

— Tu me caches quelque chose, mon enfant?

— Oh! maman!... tu sais bien...

— Fi! la vilaine!

— Eh bien! dit Edmée, prenant son courage à deux mains, eh bien! je vais tout te dire... Mais tu ne me gronderas point, n'est-ce pas?... Te rappelles-tu ce jeune homme avec lequel j'ai dansé le jour de la Fête nationale?

— Parfaitement; un garçon bien convenable...

— Oh! oui! maman, bien convenable!... Et si doux, si bon!... Eh bien! ce jeune homme, je l'ai revu...

— Ah! bah!

— C'est bien mal ce que je vais te dire, mère : il m'aime..., et je crois bien que je l'aime aussi...

— Alors, si tu le crois, j'en suis sûre, moi! dit la maman Lambert en souriant; et comment s'appelle-t-il?

— Paul Larochelle.

— Eh bien! tu diras à M. Paul Larochelle de venir déjeuner dimanche avec nous, et si, comme je l'espère, c'est un bon sujet... je ne demande qu'à vous rendre heureux tous deux!

Paul Larochelle s'était présenté le dimanche suivant. On avait convenu qu'Edmée l'attendrait jusqu'à son retour du service, et qu'à-près on ferait le mariage. Et, depuis ce moment jusqu'à son départ pour Brest, où il avait été incorporé dans l'infanterie de marine, il était venu tous les dimanches chez Mme Lambert.

Quand il avait fallu se séparer, la pauvre Edmée avait bien pleuré; mais, enfin, elle s'était consolée en pensant que la séparation ne serait pas éternelle, et que son ami reviendrait quand il aurait payé sa dette à la patrie.

Quatre ans de cela!

Et Edmée songeait à toutes ces choses, la veille de ce quatorze juillet; elle songeait que son Paul devait bientôt revenir, qu'il était là-bas, loin, bien loin, en Extrême-Orient, mais qu'il annonçait son retour à brève échéance dans sa dernière lettre, lettre à l'enveloppe historiée par les multiples cachets de toutes les postes du monde.

S'il allait arriver comme cela un quatorze juillet?... Oh! la bonne surprise!... Et la jeune fille jetait un long regard sur la petite cocarde tricolore, épingle à la muraille, à côté du portrait du bien-aimé.

Comme il serait heureux, le brave Paul, au retour de ces terres lointaines, de revoir son vieux faubourg Saint-Denis, tout guilleret sous ses habits de fête, et, dans le carrefour populeux, le bal, le bal en plein air, où quatre

ans auparavant leur amour naissant avait pris son essor!

Soudain, Edmée tressaillit, ainsi que sa mère. On venait de frapper doucement à la porte. La jeune fille alla ouvrir et se trouva en présence d'un soldat d'infanterie de marine qui, l'air gauche et embarrassé, tortillait entre ses doigts les bords de son képi.

Une bonne figure, ce militaire! une bonne figure bronzée, hâlée par le grand soleil des tropiques, éclairée par deux yeux noirs dans lesquels semblait flotter quelque chose de triste.

Edmée l'avait fait entrer, et maman Lambert avait offert une chaise; puis, fixant son regard clairvoyant sur l'uniforme du soldat et sur le numéro du régiment, qui se détachait en laine jaune au col de la tunique :

— A ce que je vois, vous êtes du même régiment que Paul...

— Effectivement, madame, effectivement! dit le militaire, essuyant du revers de sa manche de grosses gouttes de sueur qui perlait à son front bruni.

— Et vous nous apportez des nouvelles de lui?...

— Oui, madame, oui... j'apporte des nouvelles, fit le visiteur d'une voix basse, les yeux fixés à terre...

— Il va bien, au moins, notre cher Paul?

A cette question, le « marsouin » resta un instant sans répondre; puis, de l'air d'un homme qui prend un parti décisif :

— Pardonnez-moi, madame... Pardonnez-moi!.. Mais je remplis un devoir pénible, et je viens vous demander...

— Quoi donc? fit Edmée en pâlissant.

— D'avoir du courage, mademoiselle!... Beaucoup de courage... car notre pauvre Paul est...

— Ah! mon Dieu! dit la mère, devinant une catastrophe, mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

— Il y a, répondit le soldat avec des larmes dans les yeux, que Paul, mon frère d'armes, est mort, il y a trois semaines, à bord du transport *l'Indo-Chine*, en vue des côtes d'Algérie...

Il haletait, sa poitrine se gonflait sous les sanglots, et il se tut, laissant passer l'explosion de douleur provoquée par ses paroles.

Edmée faisait peine à voir. La pauvre enfant défaillait, écrasée par ce coup de foudre. Et sa mère l'étreignait, cherchant à la consoler par de douces paroles.

Cette scène poignante dura quelques instants.

Enfin, maman Lambert demanda des détails :

— Voilà comment le malheur est arrivé, racontait le militaire... Paul a pris les fièvres, là-bas, en Annam... Il a été alité pendant la traversée, et j'ai presque toujours été auprès de lui... Il parlait continuellement de vous, mademoiselle Edmée, et son plus grand bonheur, c'était de rester pendant de longues heures à regarder un petit portrait, — le vôtre, — et une cocarde tricolore qu'il embrassait comme un enfant... Ah! vous pouvez être certaine d'avoir été bien aimée, mademoiselle!... Quand le dernier moment est arrivé, Paul m'a fait appeler par l'aumônier du bord et m'a dit : — « Fragerolles, tu es mon ami, mon frère d'armes; donne-moi ta main et promets-moi de faire ce que je te demanderai... » — « C'est fait d'avance, mon vieux! foi de marsouin! » ai-je répondu. — « Bien!...

Merci!... Dès ton arrivée à Paris, tu t'en iras au numéro 26 du Faubourg-Saint-Denis, tu monteras au cinquième étage, et tu demanderas Mme Lambert... Tu lui conteras le malheur... le plus doucement possible... ainsi qu'à sa fille... de façon à ne pas leur faire trop de peine... Et puis tu donneras à mademoiselle Edmée cette petite cocarde tricolore, comme dernier souvenir de son ami. »

Fouillant dans la poche de sa tunique, le soldat en avait tiré la cocarde fanée, jaunie par le temps; il tendit alors cette relique à Edmée, en laissant tomber ces mots d'une voix grave :

— Voici, mademoiselle... J'accomplis ma promesse... Paul a ajouté ceci : — « En remettant ceci à Mme Edmée, tu lui diras : Paul Larochelle m'a chargé de vous apporter, à vous et à votre mère, le dernier baiser d'un mourant... » — Ma tâche est remplie à présent... pauvres femmes!... Ah! croyez bien que j'aurais mieux aimé laisser là-bas, dans la brousse, ma peau trouée par les pirates du Fleuve-Rouge que d'avoir pareille chose à vous annoncer!...

Il essayait de sa main les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous me permettre de vous embrasser au nom de notre pauvre ami?

Et dans une même étreinte, il unit la mère et la fille.

Au dehors, les premiers pétards de la Fête nationale préludaient aux réjouissances populaires, et la pauvre Edmée, brisée, anéantie, contemplait avec ses grands yeux doux, noyés de pleurs, la petite cocarde tricolore...

Auguste FAURE.

Lè dou Combi à la dierra.

Vo z'ai binsu z'ao z'u oïu parlâ dé clia dierra dè Filemergue, eintré lè z'inguenôts et lè catholiquo, que c'étai onco onna rude folérâ. On sè tapâvè, sois-disant, po lo bon Dieu, et portant lo bon Dieu no dit dein la biblia qu'on dussè s'amâ lè z'ons lè z'autro et na pas sè câhi et sè trevougni; mà que volâi-vo! y'a tant d'hommo que sè crayont d'ein savâi mé què li. Enfin, faut bin espérâ que clliâo trevougniès po la religiônt ont botsi po adé.

Don à cllia dierra dè Filemergue, iò lo bravo majo Davet coumandâvè lo bataillo 9, on lâi tapâvè dru. Dou Combi, que lâi sè trovâvont, sè tapâvont coumeint dâi diablio; mà tot per on coup, ion dè clliâo coo, qu'êtai dâi Tserbounâîrè, sè trovâ désarmâ. On gros fretâi dè pè lo canton de Schewytse, vgnâi dè lâi astiquâ on coup dè crosse su son vettredi, que lo pétâiru tseze perque bas. Ma fâi lo gaillâ, furieux, que vayâi que l'autro l'allâvè einfatâ avoué sa bayonetâ, sè cratchè su les mans, châotè dessus et l'empougne à la brachâ. Mâ, ma fâi, l'eut bio einradzi, dut bastâ, kâ l'autro, qu'êtai on gros patapoufe et qu'êtai foo que n'or, l'êtai lè quatro fai ein l'air, que lo pourro Combi sè trovâ coumeint onna rata dein lè pattès d'on tsat.

— Dâvi ! se criè à son camerâdo que ferraillivé découté.
— Et quiet, Gabriet ?
— As-tou tserdzi ?
— Oï.
— Eh bin, débarasse-mè vâi dè cllia pourta bite.

Dâvi, que n'avâi pas fê atteinchon à cein qu'êtai arrevâ à se n'ami Gabriet, sè revirè, et quand lo vâi dézo, sè met ein jou, ein tsouyeint dè ne pas estrau-piâ son camerâdo, merè, tirè lo gatollion et *rraaaao!*... lo gros ermailli rebedoulè, éterti. Adon Gabriet sè relâivè, sè séco on bocon, ramassè son crouion et sè remet à pétarâ.

Service de table. — On vient de nous adresser, dit le *Salon de la Mode*, quelques questions à propos du pliage des serviettes pour diners de cérémonie. Plusieurs de nos abonnés restent perplexes devant ce point d'interrogation : Plie-t-on encore les serviettes d'une façon compliquée, oui ou non ?

Eh bien, non ; on ne torsionne plus le linge en des pliures savantes, dont le premier inconvenient était de les ternir. Et puis cela sentait trop le restaurant de second et même de troisième ordre. La mode a définitivement abandonné les éventails, les bateaux, les chapeaux, les fleurs de lys, etc., pour se contenter de la simple pliure du repassage, mettant bien en évidence le chiffre dans lequel on apporte, par contre, tout le luxe de broderie possible.

Les serviettes doivent être calandrées, melleuses ; car trop raides, comme cela se produit si souvent, elles glissent des mains et sont d'un maniement insupportable.

L'ancienne manière française, qui comportait la double assiette, le couvert à droite, les verres à la file et par rang de taille, est abandonnée. A présent l'unique assiette porte la serviette. Le petit pain ne s'y cache pas ; c'est le domestique qui le passe pendant que l'on dessert le potage. Si le potage est servi d'avance, la serviette se place à gauche, sur le menu. A gauche encore de l'assiette est la fourchette ; à droite, le couveau appuyé sur le support de cristal ou d'argent ; la cuiller est à côté. Lorsqu'il y a plus de trois verres, on les groupe par quatre formant amphithéâtre.

Recettes.

Moyen de reconnaître si le café en poudre contient de la chicorée. — Si on projette le café en poudre à la surface d'un verre plein d'eau, il doit rester à la surface. Lorsqu'il va au fond, c'est qu'il contient de la chicorée et que celle-ci absorbant l'eau immédiatement est entraînée de suite en répandant une couleur jaune dans le liquide ; le café ne va au fond qu'après un temps assez long.

Si on examine la poudre mouillée qui se

trouve dans le verre, on voit que celle du café a conservé sa résistance, tandis que celle de la chicorée est molle.

Confiture de mirabelles. — La confiture de mirabelles est une des meilleures, quand on la prépare avec soin. Ouvrez quatre kilogrammes de belles mirabelles de jardin bien mûres et fraîchement cueillies. Mettez dans la bassine en cuivre trois kilogrammes de beau sucre concassé avec trois verres d'eau ; quand le sucre est fondu, jetez dedans les mirabelles et faites cuire très doucement, en remuant le moins possible, et seulement pour que le fruit ne s'attache pas au fond de la bassine. Après une petite heure, la cuisson doit être terminée, le fruit entier est transparent. On peut, au dernier moment, mettre des noyaux pelés dans cette confiture.

Conservation du bouillon — Chacun sait quelle est la difficulté, pendant l'été, de conserver le bouillon ; non seulement il faut le faire bouillir à plusieurs reprises, ce qui en diminue la quantité, mais malgré ce moyen, on n'y parvient pas toujours.

Donc, nous conseillons de plonger, pendant l'opération de l'ébullition, un morceau de charbon de bois et de le faire bouillir avec le bouillon dans lequel on le laissera séjourner.

Avec ce moyen si simple, on gardera le bouillon plusieurs jours pendant les grandes chaleurs.

Boutades.

Une diseuse de bonne aventure, qui exploitait depuis longtemps la crédulité de nombreux Parisiens, recevait dernièrement la visite d'un personnage qui lui demanda une consultation d'extra-lucidité.

Le prix de l'opération fut fixé à dix francs pour une petite séance.

— Commençons par la petite séance, dit le visiteur en tendant sa main gauche, et si vous me dites des choses dont je puisse apprécier l'exactitude, nous verrons à nous entendre pour obtenir plus de détails.

La séance commença. La diseuse de bonne aventure raconta à son client qu'il était capitaine retraité, qu'il avait eu des chagrins et des revers dans son existence, mais que l'horoscope prédisait un avenir des plus brillants, une longue et heureuse vieillesse, etc., etc.

— Je vois, en effet, madame, reprit alors le pseudo-capitaine, que vous avez un certain talent ; mais je constate également que vous n'avez pas « vu » à qui vous vous adressez : je suis le commissaire de police du quartier de la Madeleine, et je vous dresse une contravention !

Le petit vicomte est plein de cynisme. Il vient de convoler en secondes noces avec une jeune et riche héritière.

— Ma femme est affreuse, disait-il l'autre jour, je le reconnaiss... Mais elle m'a apporté un million d'indemnité !

Au musée du Louvre.

Une jeune fille est en train de copier un tableau quelconque.

Un gros monsieur, qui contemple son travail, séduit par la gentillesse ou le talent de l'artiste, lui dit en ôtant son chapeau :

— Oh ! mademoiselle, je vous en prie, peignez-moi...

— Impossible, monsieur, vous êtes trop chauve !

Entendu l'autre jour dans la salle de lecture d'un hôtel de Lausanne :

Un Anglais et une jeune demoiselle de la Suisse française causent des difficultés qu'on rencontre dans l'étude de certaines langues.

— Je trouve l'anglais fort difficile à apprendre, dit la jeune fille, surtout en ce qui concerne la prononciation. Ainsi vous écrivez Shakspeare et vous prononcez *Chexpire*!...

— Aoh ! fait l'Anglais, le français il été encor pliou difficile : Vous écrivez élastique et vous prononcez *caoutchouc*!

Un inutile fort inconnu, très désireux de mettre quelque chose sur ses cartes de visites, au-dessous de son nom, a imaginé d'y faire graver :

X...

Membre du suffrage universel.

Guibollard a reçu une gifle.

— Et tu l'as rendue ! lui dit Calino.

— Si je l'ai rendue ! si je l'ai rendue ! Pas du tout, il m'en aurait donné une autre et ça n'aurait jamais fini.

— Un caporal n'est pas un homme, disait un soldat à un caporal de sa compagnie.

— Comment, insolent, dit le chef, je vais te montrer à l'instant si je suis un homme !

— Inutile de prendre cette peine. Est-ce que notre lieutenant ne dit pas chaque jour à l'exercice : « Allons, par ici, quatre hommes et un caporal. » Vous voyez bien, par conséquent, que les caporaux ne sont pas des hommes.

SOUSCRIPTION du « Conteum Vaudois » en faveur du Monument Ruchonnet.

M. J. DURUSSEL, notaire, Lau-	Fr. 5 —
sanne	
M. J. DURUSSEL, géomètre	
breveté, Lausanne	» 5 —
M. L. MONNET, rédacteur,	
Lausanne	» 5 —
M. DESARZENS, stagiaire.	» 2 —

Total Fr. 17 —

L. MONNET.